

LE

# MÉNESTREL

## MUSIQUE ET THÉÂTRES

HENRI HEUGEL, Directeur

Adresser FRANCO à M. HENRI HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 bis, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.  
Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.  
Abonnement complet d'un an, Texte, Musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

### SOMMAIRE - TEXTE

I. La première salle Favart et l'Opéra-Comique, 4<sup>e</sup> partie (15<sup>e</sup> et dernier article), ARTHUR POUGIN. — II. Semaine théâtrale : Autour d'une traduction, H. M. — III. Musique et prisons (14<sup>e</sup> article) : Prisons révolutionnaires, PAUL D'ESTRÉE. — IV. Journal d'un musicien (2<sup>e</sup> article), A. MONTAUX. — V. Nouvelles diverses, concerts et nécrologie.

### MUSIQUE DE CHANT

Nos abonnés à la musique de CHANT recevront, avec le numéro de ce jour :

#### SÉRÉNADE FLORENTINE

mélodie d'ERNEST MORET, poésie de J. LAHOR. — Suivra immédiatement :  
*Attente*, mélodie de CESARE GALEOTTI, poésie de M. de MORIANA.

### MUSIQUE DE PIANO

Nous publierons dimanche prochain, pour nos abonnés à la musique de PIANO : *Pastorale*, de CH. GRISART. — Suivra immédiatement : *Femmes et Fleurs*, de PAUL WACHS.

## LA PREMIÈRE SALLE FAVART

ET

## L'OPÉRA-COMIQUE

1801-1838

### QUATRIÈME PARTIE

II

(Suite et fin.)

Cependant, les derniers travaux touchaient à leur fin. Le vendredi 8 mai, l'Opéra-Comique affichait, pour la première fois depuis sa fermeture à la place de la Bourse, et il annonçait sa réouverture et l'inauguration de la nouvelle salle pour le lundi 11. Mais tout n'était pas encore prêt, et l'on dut informer le public que la solennité était remise au 14. C'est la veille de ce jour, le mercredi 13, que le préfet de police faisait au théâtre sa visite administrative et que, après un examen minutieux, il recevait officiellement la salle, qui, dès lors, pouvait appeler à elle les spectateurs. Ce n'est pourtant que le samedi 16, qu'eut enfin lieu l'inauguration. Elle se fit par une représentation du *Pré aux Clercs*, donnée au profit des pauvres du deuxième arrondissement, qui était alors celui dont dépendait l'Opéra-Comique. Chose assez singulière : malgré une fermeture qui durant quinze jours avait privé le public d'un théâtre qu'il a toujours eu en grande affection, malgré l'attrait que pouvait lui offrir la vue d'une nouvelle salle, celle-ci était peu garnie à cette représentation d'ouverture. On pourrait croire avec quelque raison que l'élévation excessive du prix des places, qui avait été mala-

droitement doublé pour la circonstance, avait refroidi l'empressement de nombre de spectateurs; mais le lendemain, qui pourtant était un dimanche, et où les prix étaient rétablis à leur cours normal, ne fut pas plus heureux. C'est un journal spécial, le *Moniteur des Théâtres*, qui nous le fait savoir en ces termes :

La représentation d'ouverture de la salle Favart a eu lieu samedi par le *Pré aux Clercs*. La représentation était au bénéfice des indigents du deuxième arrondissement. Elle n'a pas attiré autant de spectateurs qu'on l'espérait, mais elle n'en a pas moins été remarquable. On a applaudi généralement au choix de l'œuvre d'Herold pour inaugurer le nouveau temple que possède aujourd'hui la capitale (1). Dimanche, le spectacle se composait de *la Perruche*, cette amusante folie dans laquelle Chollet et M<sup>lle</sup> Prévost savent occuper la scène avec tant d'esprit et de bonheur, et de *Carlène*. Bien que ce spectacle fût attrayant, il y avait peu de monde dans la salle.

Toutefois, le public ne se fit pas longtemps prier pour reprendre le chemin de la salle Favart et de l'Opéra-Comique, de cet Opéra-Comique qui lui était cher et qu'il retrouvait enfin dans un théâtre et dans un milieu dignes de lui, après l'avoir vu exilé successivement à Feydeau, puis à Ventadour, puis à la Bourse, tandis que la salle qui avait été construite pour lui soixante ans auparavant avait abrité tour à tour l'Opéra, l'Odéon, le Théâtre-Italien et nombre de troupes étrangères. Sur les ruines de cette salle, dévorée par les flammes en une nuit d'hiver, on lui avait élevé une nouvelle demeure (qui devait, hélas! subir le même sort), et ses spectateurs ordinaires n'allaient par tarder à lui revenir, nombreux et fidèles, attirés par une excellente administration dont les efforts intelligents allaient, après tant d'années difficiles, lui rendre une existence brillante et prospère.

La troupe de l'Opéra-Comique, au moment où Crosnier prenait possession de la nouvelle salle construite par ses soins, était ainsi composée :

MM. Chollet. Moreau-Sainti. Roger. Couderc. Masset. Mocker. Euzel. Botelli. Emon. Sainte-Foy. Daudé. Henri.	M <sup>mes</sup> Damoreau. Rossi-Caccia. Eugénie Garcia. Anna Thillon. Boulanger. Darcier. Zoé Prévost. Henri Potier. Félix Melotte. Berthault. Blanchard. Lestage.
--	--

(1) Le *Pré aux Clercs*, dont la distribution avait été renouvelée pour la circonstance, était joué par Roger (Mergy), Moreau-Sainti (Comminges), Mocker (Cantarelli), Henri (Giro), et M<sup>me</sup> Rossi (Isabelle), Zoé Prévost (Marguerite) et Henri Potier (Nicette).

MM. Ricquier.  
Grignon.  
Haussard.  
Duchenet.  
Victor.  
Palianti.

Cette troupe remarquable allait s'augmenter, dans le courant de l'année, de trois jeunes femmes charmantes sortant du Conservatoire, M<sup>lle</sup> Descot, qui débuta au mois d'août, M<sup>lle</sup> Henry le 30 octobre, et M<sup>lle</sup> Révilly le 10 décembre. Si les deux premières n'ont guère laissé de traces de leur passage, la dernière a fourni à l'Opéra-Comique une des carrières non seulement les plus distinguées, mais les plus longues qu'on y puisse enregistrer, car cette carrière ne s'est pas prolongée pendant moins de trente-cinq ans (1).

Avec un personnel aussi brillant que celui que je viens de rappeler, avec un orchestre excellent dirigé par un chef tel que Girard, que secondaient Henri Potier comme chef du chant et Génot comme chef des chœurs, avec les nouvelles œuvres qu'il tenait en réserve et qui étaient signées des noms d'Opéra-Comique, définitivement reconstitué, logé somptueusement et enfin dans ses meubles, pouvait affronter résolument l'avenir et l'envisager sans crainte. Cet avenir promettait d'être brillant, et il le fut presque constamment jusqu'au jour où un nouveau désastre, plus terrible et plus cruellement dramatique que le premier, vint une seconde fois détruire cette pauvre salle Favart que nous avons tant de peine, après tantôt dix années, à voir relever de nouveau.

J'ai voulu, dans ces pages, retracer tout à la fois et le second chapitre de son existence pendant tout le temps que l'Opéra-Comique s'en est trouvé éloigné par les circonstances, et l'histoire même de l'Opéra-Comique durant cette période si troublée, si difficile, parfois si douloureuse de sa longue carrière. A défaut d'autre mérite, je crois que ce double récit est aussi exact et aussi complet qu'il était possible de le faire.

FIN ARTHUR POUGIN.

## SEMAINE THÉÂTRALE

### AUTOUR D'UNE TRADUCTION

M. Louis Pilate de Brinn'Gaubast (Ajax) continue son œuvre d'éclaircissement ou peut-être mieux d'assainissement des poèmes de Richard Wagner. Comme il avait fait pour les quatre poèmes de la Tétralogie, il vient de consacrer son temps et ses veilles à démêler à son tour celui des *Maitres Chanteurs*. Il nous en donne une traduction nouvelle (un vol. in-8° chez Dentu), sorte de traduction libre où il rogne et ajoute tout à son aise pour la meilleure compréhension de

(1) M<sup>lle</sup> Clarisse Henry, dont on vient de lire le nom, était une chanteuse fort aimable, et, comme femme, douée d'une rare beauté. Son histoire est touchante. Devenue peu de temps après ses débuts l'épouse de son camarade Sainte-Foy, l'excellent ténor, elle quitta presque aussitôt la scène, mais prit l'habitude d'accompagner son mari chaque soir au théâtre, pour l'aider à s'habiller. Un jour, sous un prétexte quelconque, celui-ci lui dit : « Tu ne viendras pas ce soir avec moi », et jamais il ne remit les pieds chez lui. Dès le lendemain il était en ménage avec une autre de ses camarades, M<sup>lle</sup> T... Point de bruit, point de scandale, aucune réclamation de la part de la pauvre jeune femme abandonnée, qui d'ailleurs espérait toujours le retour de l'infidèle. Plus tard un notaire intervint et obtint à l'amiable, de Sainte-Foy, qu'il ferait à sa femme une pension, laquelle ne fut jamais payée. M<sup>me</sup> Sainte-Foy, restée seule ainsi, vécut alors avec sa sœur, M<sup>lle</sup> Laure Henry, chanteuse comme elle. Toutes deux donnaient des leçons, toutes deux entrèrent dans les chœurs de la Société des concerts, menant une existence aussi modeste que tranquille. L'une et l'autre se retirèrent de la Société des concerts en 1870, et avec le reliquat qui leur en revenait, elles achetèrent à Barbizon une maisonnette où elles s'installèrent définitivement et où, — fait touchant — M<sup>me</sup> Sainte-Foy aménagea une chambre destinée à son mari, en disant que s'il revenait jamais il serait toujours le bien reçu et accueilli à bras ouverts. Lui, pendant ce temps, partait, toujours avec M<sup>lle</sup> T... (qu'il faisait passer pour sa femme et qui portait son nom) pour la Russie, où il n'obtint point de succès et d'où il revint s'échouer aux Folies-Dramatiques, où il ne fut pas plus heureux. On sait qu'il mourut à Neuilly le 1<sup>er</sup> avril 1877. Quant à sa femme, qui excusa toujours sa conduite envers elle en la mettant sur le compte d'une étonnante faiblesse de caractère, elle est morte à Barbizon au mois de janvier 1896.

l'idée. Ceci s'éloigne terriblement du mot à mot farouche de M. Alfred Ernst et cela n'en a que plus de grâces et d'élégance.

Hâtons-nous d'ajouter que cette traduction émolliente n'a nullement la prétention de s'adapter sous la musique. Vous me demanderez alors à quoi elle peut bien servir. Mais simplement, je vous l'ai dit, à éclaircir certaines obscurités du texte, à en faire disparaître les rugosités et à présenter le tout sous des dehors aimables et non rébarbatifs. C'est à la fois une œuvre pie et une œuvre d'humanité, destinée à amadouer les novices et à les mener peu à peu, par des sentiers fleuris, au chemin plus rude et plus abrupt de la vraie parole. C'est du Wagner facilité à l'usage des petites gens, non encore initiés et préparés à tout.

Et il n'y a pas qu'une traduction dans le nouveau volume de M. Louis Pilate de Brinn'Gaubast. Comme vous devez bien vous imaginer, il s'y trouve encore nombre de commentaires pour expliquer cette traduction, qui bien qu'explicative par elle-même, ne le serait pas encore suffisamment, paraît-il, sans les notes innombrables qui l'accompagnent et qui prennent plus de place que le texte même. Ah ! ce n'est pas des œuvres de Wagner qu'on peut dire qu'elles se passent de commentaires ! C'est devenu une véritable carrière pour beaucoup que d'épiloguer sur chaque mot et sur chaque croche du maître allemand, vaste association où chacun vit du mieux qu'il peut des reliefs du grand homme et, pauvre grelottant, se réchauffe aux rayons de sa gloire.

Il faut lire ces notes curieuses du volume de M. Brinn'Gaubast pour savoir tout ce qu'on peut trouver d'états d'âme dans un simple éternement du cordonnier Hans Sachs. Et, s'il vous donne le bonjour, il ne faudrait pas croire qu'il y a là seulement le bonjour de tout le monde. Oh ! non ; c'est un bonjour qui a des ramifications profondes avec l'histoire des peuples, un bonjour philosophique plein de dessous et de mystères. Quelle rage de vouloir ainsi, en matière artistique, disséquer son propre plaisir et en rechercher les raisons algébriques par A + B, au lieu d'en jouir tout franchement sans ergoter, comme on prend le soleil qui nous vient du ciel ! Pour nous, nous refusons à croire que Wagner ait pensé à tant de billevesées en composant ses chefs-d'œuvre, et il faut qu'il soit un bien grand musicien pour résister au ridicule dont on essaie de le couvrir.

Nous disons un bien grand musicien, car après comme avant l'aimable traduction de M. Brinn'Gaubast il ne nous apparaît pas comme un bien grand poète, dans la stricte acception du mot. Et nous trouvons un peu osé de le vouloir mettre à côté de Shakespeare, — c'est dit quelque part. Admettons le livret des *Maitres Chanteurs*, puisqu'il sert souvent de prétexte à d'admirable musique, mais cette histoire naïve de cordonnerie et de concours d'orphéons mélangés, encore qu'elle ne soit pas autrement désagréable, n'a rien qui puisse nous transporter et il nous est impossible d'y voir le dernier mot de l'art dramatique.

N'oublions pas qu'il y a aussi, à côté du commentaire littéraire, un autre commentaire musical de M. Edmond Barthélemy, qui suit pas à pas la nouvelle traduction et nous guide à travers les motifs conducteurs de la partition, au fur et à mesure qu'ils se présentent. C'est ainsi que les thèmes de la « Sagesse humaine », de « l'Entrain au travail », du « Souvenir de la jeunesse », de « l'Impétuosité juvénile », de « l'Interrogation d'amour », du « Don de soi-même », etc., etc., n'ont plus de secret pour nous. C'est donc, au résumé, un livre qui a son utilité que celui de M. Louis Pilate de Brinn'Gaubast, et c'est comme tel que nous avons cru devoir le recommander au fidèle lecteur.

H. M.

## MUSIQUE ET PRISON

### PRISONS RÉVOLUTIONNAIRES

#### II

(Suite)

Ce qui rendait ces exécutions non moins illogiques que barbares c'était qu'une partie des victimes, marquées pour la guillotine, se composait de républicains sincères, de citoyens désintéressés, de patriotes honnêtes et convaincus. L'adversité n'avait pas ébranlé leur foi dans l'avenir du pays, ni diminué leur amour pour la France. Et ils ne laissaient échapper aucune occasion d'affirmer l'une et l'autre.

Le jour où tous les instruments de musique furent retirés aux hôtes de la Conciergerie, ceux-ci chantèrent soir et matin, en chœur, des hymnes patriotiques : ils appelaient cet hommage à la nation « la prière ».

Les fêtes et les gloires de la France ne leur étaient pas indifférentes. L'auteur anonyme, dont le manuscrit, dédié à Madame Carvalho, nous raconte le séjour à la Bourbe, nous dit que la fête de l'Être suprême y fut célébrée presque solennellement.

Il y eut dans le réfectoire un concert de cinq ou six instruments et trois ou quatre voix. Madame Béthizy, une jeune personne qui a une voix charmante et cultivée, chanta un hymne de la composition de Vigée et dont la musique était de M. Leclerc, un de nos violons.

La reprise de Toulon sur les Anglais fut accueillie et chantée dans les prisons avec un enthousiasme indescriptible.

Le *Journal de Paris* mentionne l'« Ode patriotique sur la prise de Toulon par les Français, paroles du citoyen Fontaine, instituteur, musique du citoyen Bouleux, tous deux détenus au Luxembourg. »

La Conciergerie trouva aussi son poète pour célébrer cette victoire nationale : voici l'un des couplets de cette pièce de circonstance.

AIR : Où courent ces peuples égarés

Chantons nos immortels succès;  
Prisonniers, connaissez l'allégresse;  
Dans les fers nous sommes Français;  
Il a fui l'insolent Anglais.  
Toulon, cité lâche et traîtresse,  
Reçois le prix de tes forfaits;  
Pleure ton infamie

Ah! ah! quand on est Français, change-t-on de patrie? (bis).

A Sainte-Pélagie la joie et l'exubérance n'étaient pas moins vives. Le poète Roucher nous en donne un pittoresque tableau dans cette touchante correspondance qu'il entretenait du fond de son cachot avec sa famille et surtout sa bien-aimée fille.

La nouvelle de la prise de Toulon a mis en mouvement toutes les verbes poétiques qui bouillonnent dans Sainte-Pélagie. Cinq ou six chansons, que bonnes, que mauvaises, à l'ouverture des corridors, ont inondé le mien. Toutes les voix chantaient, glapissaient, détonnaient : c'était à qui mieux mieux. Georges, Pitt, Cobourg, Beaulieu, anglais, espagnols, napolitains et piémontais ont été salués à l'envi l'un de l'autre. Le grand poète était le point de ralliement, d'où partait par éclats de musique et de rire la joie chantante qui saluait la patrie. J'étais au bord de cette *île somnante* partageant l'allégresse commune au fond du cœur, mais n'y prenant aucune part active.

Peut-être Roucher avait-il le pressentiment du sort qui l'attendait. La même tombe devait se refermer sur lui et sur son ami André Chénier, quelques jours seulement avant la chute de Robespierre. Après le 9 thermidor, des fanfares et des chants éclataient encore à la porte des prisons; mais ce n'étaient ni la *Carmagnole*, ni des cris de mort. Les détenus sortaient en masse aux acclamations répétées de : « Vive la Convention ! » pendant que les orchestres en plein vent, accompagnant des voix humaines, répétaient à l'envi les hymnes patriotiques, telles que la *Marseillaise*, le *Chant du départ* et d'autres compositions de Méhul.

Cependant les prisons n'avaient pas lâché complètement leur proie : quelques-uns de leurs pensionnaires restaient encore sous les verrous, comme nous l'apprend l'auteur des *Souvenirs d'un jeune prisonnier*, mais celui-ci, « rendu à l'espérance, chantait l'amour » et la romance qu'il avait écrite « en se préparant à la mort » fit ses délices dans cette sorte de résurrection. Il prévient obligeamment le lecteur que Dreux a composé la musique de cette romance « avec accompagnement de harpe et de forte » et que le tout se vend « chez Frère, passage du Saumon. » Nous n'en connaissons que les paroles, la dernière des pauvretés. L'auteur des *Souvenirs* affirme que la musique en était ravissante; et nous le croyons volontiers : car il est bien certain que, sauf de rares exceptions, les compositions musicales de l'époque révolutionnaire sont infiniment supérieures aux poèmes dont elles se sont inspirées.

En voici une autre preuve. On sait si la partition des *Visitandines* est délicate et gracieuse. Eh bien! Gonzze de Rougeville — le vrai chevalier de Maison-Rouge — eut la cruauté d'en adapter un air à la plus maussade romance qui se puisse imaginer. « Je l'ai fait imprimer à la Conciergerie », écrit-il. (Il y était incarcéré en 1796.) Nous ne citerons qu'un couplet de cette lamentable poésie, antithèse du fameux sonnet du *Misanthrope*.

Amis, qui souffrez pour l'honneur,  
Dont l'infortune est le partage,  
Ah! c'est assez dans le malheur,  
Quand on ne perd pas le courage.  
Nos oppresseurs et nos tyrans  
Ne craignent que notre constance.  
S'il faut encore souffrir longtemps,  
Ah! ne perdons pas l'espérance.

Ferrières-Sauvebœuf, ce misérable gentilhomme qui s'avilit jusqu'à devenir le « mouton » du Comité de Salut public, regretta peut-être, dans la suite de sa vie aventureuse, cette prison d'où tant d'autres sortirent si allègrement, n'en déplaise à la prose rimée de Rougeville. D'après les *Mémoires* de Beugnot, Ferrières-Sauvebœuf occupait à La Force un appartement somptueux qu'il avait fait meubler à l'orientale et où il élevait des rossignols qui chantaient toute la journée.

Mais de toutes ces captivités, la plus courte et la moins triste fut assurément celle du chanteur Garat, le soir où il fut emmené par une patrouille au violon. Il avait laissé chez lui sa carte de sûreté, et la consigne était formelle. Arrivé au corps de garde il eut beau se nommer; personne ne voulait le croire.

— Prouvez-moi votre identité, dit l'officier qui commandait le poste.

L'auteur du *Troubadour en prison* comprit à demi-mot, et chanta la Gasconne, « Un soir de cet automne », une autre composition qu'il avait mise à la mode.

— Ce n'est qu'une demi-preuve, objecta l'officier.

Garat comprit tout à fait; et bientôt le champagne pétillait dans les verres, mais Garat n'en avait pas moins passé sa nuit au corps de garde.

En province, la musique était, comme à Paris, la distraction ordinaire des prisonniers. Le livre de M. Taine, *Un Séjour en France de 1792 à 1796 par une Anglaise*, nous introduit dans un couvent d'Amiens devenu maison d'arrêt, la *Providence*, où nous voyons les provinciaux se livrer aux mêmes occupations que les Parisiens. Tous font toilette et se rendent visite; puis on s'amuse à la versification ou à la musique de chambre. Soudain une grande émotion gagne de proche en proche. Il vient d'arriver au corps de garde un... âne chargé de violons et de sonates.

Les *Mémoires* du comte Dufort de Cheverny nous donnent le croquis de la prison de Blois en 1794 :

M. de Rancogne, jouant du violon, fumant, donnant dans les sciences, dans les mathématiques et dans la physique, se détermine à faire venir son microscope solaire. En deux jours notre prison prit l'air d'un atelier de musique et de sciences. Les expériences microscopiques nous prirent deux heures, et nos quatre compagnons y assistèrent régulièrement. Gidouin jouait assez mal du violon; faute d'autre, il prit le second violon, et lui et M. de Rancogne y employèrent une heure le matin, autant le soir.

Passons à Troyes.

La Motte, le mari de la fameuse comtesse que nous avons entendue vocaliser à la Bastille, était encore dans la prison de Troyes après la chute de Robespierre. Mais ce séjour ne lui laissa pas des souvenirs trop désagréables, s'il faut ajouter foi aux *Mémoires* de cet aventurier. Il s'y trouvait avec de riches détenus, entre autres la marquise d'Héroult, et M<sup>mes</sup> de la Huproie et de Sainte-Maure qui lui offraient de fort bons dîners. A l'issue de ces repas où les vins délicats et les liqueurs fines n'étaient pas épargnés, commençaient des concerts où chacun payait de sa personne.

Ma nièce, ainsi qu'une demoiselle Picarde, dit la Motte, faisaient la partie de chant, pendant qu'un nommé Laberge, premier violon de Troyes, prisonnier comme nous, et moi qui avais fait venir une harpe, nous les accompagnions sur nos instruments. Quelquefois, au lieu de musique, nous avions une séance littéraire. C'était un M. de Lagrange qui en faisait les honneurs en lisant les meilleures tragédies et les comédies les plus estimées...

A Vendôme, le spectacle change; ce n'est plus de la musique de chambre, calme, douce et pondérée, comme la comprenaient les amateurs du temps.

C'est la muse des faubourgs qui, dans le costume et dans l'allure prêtée par l'iambe farouche d'Auguste Barbier à la Liberté, entonne la *Marseillaise* des babouvistes, ces socialistes de la première Révolution. Babœuf et ses amis sont enfermés dans les prisons de Vendôme où ils attendent leur mise en jugement. Une femme est avec eux, qui soutient leur courage par ses chants de haine et de révolte contre la société. Déjà, Sophie Lapierre, à la tête d'un groupe de femmes qui s'étaient affiliées au club du Panthéon, était venue chaque jour y entretenir les espérances et l'ardeur des sectaires, en leur prodiguant les notes chaudes et colorées de sa belle voix. Elle continua son apostolat musical à Vendôme. Elle chantait aux prévenus qui les reprénaient en chœur, ces strophes composées pour la République des Égauls, la meilleure peut-être des poésies révolutionnaires que nous ayons citées.

Un code infâme a trop longtemps  
Asservi les hommes aux hommes,  
Tombe le règne des brigands!  
Sachons enfin où nous en sommes

Tu nous créas pour être égaux,  
Nature, ô bienfaisante mère!  
Pourquoi des biens et des travaux  
L'inégalité meurtrière?

Réveillez-vous à notre voix  
Et sortez de la nuit profonde.  
Peuples, ressaisissez vos droits :  
Le soleil luit pour tout le monde.

(A suivre.)

PAUL D'ESTRÉE.

---

## JOURNAL D'UN MUSICIEN

---

### FRAGMENTS

(Suite.)

... Je veux bien vite répondre à votre lettre, et vous donner un mot d'explication sur cette appréciation qui vous a déplu. — Vous voilà contrarié parce que j'ai appelé votre cher Delibes l'héritier d'Herold et d'Auber. Il faut, j'en conviens, un vrai courage pour louer l'un et l'autre en ce temps. Ce courage pourtant, je l'ai, et, laissez-moi vous le dire bien franchement, quand vous vous récriez, affirmant qu'« il y a dans *Lakmé* tout le contraire du *Domino noir* et d'*Haydée* », c'est vous, malgré votre sens si fin de notre art, — qui vous trompez!

Non, *Lakmé* n'est pas « tout le contraire » du *Domino Noir* et d'*Haydée*; si nous rencontrons quelque chose de plus ici que là, c'est que ce quelque chose est dû à la *différence des temps*.

C'est presque un lieu commun de dire que tout artiste, si personnel qu'il soit, subit l'influence de l'air ambiant. Si Auber était notre contemporain, à coup sûr, écrirait-il à peu près comme Delibes. — L'œuvre d'Ambroise Thomas, — assez heureux pour être et avoir été le confrère de l'un et de l'autre — offre un curieux exemple de ce que peut amener de modifications dans la manière d'un auteur cette influence. Si dissemblables pourtant que soient, en apparence, *le Caid*, *le Songe d'une nuit d'été*, et *Mignon* ou *Hamlet* (aussi dissemblables qu'*Haydée* et *Lakmé*) une observation attentive y reconnaîtra le même tempérament, je dis plus, la même main; elle l'y reconnaîtra mieux encore, lorsque, les générations successives amenant de nouveaux courants dans l'art musical, la manière de *Mignon* et d'*Hamlet* se sera fanée, et que toute l'œuvre de Thomas, sans rien perdre de sa valeur, se sera uniformisée sous la patine du temps.

Il faut toujours faire la part de cet apport contingent du moment et des milieux, pour juger sainement une œuvre d'art.

Dans *Lakmé*, la parenté d'esprit entre Auber et Delibes se trahit quelquefois d'une façon matérielle.

Le duo des deux femmes, au 1<sup>er</sup> acte, n'est-il pas un peu cousin de « *C'est la fête au Lido* » de cette *Haydée* avec laquelle vous repoussez énergiquement tout parallèle? — La répétition de la phrase dans la coulisse, la poétique ritournelle confiée aux cors et chargée d'harmonies pénétrantes, voilà ce qui est du temps présent! — La scène du *Marché* ne descend-elle pas, elle aussi, en ligne directe de celle de *la Muette*, sauf la construction de la phrase mélodique « qui eût été considérée comme une hérésie en 1828, la rapidité des modulations successives et certains détails d'orchestre, notamment l'appel réitéré des timbales qui sont bien aussi du temps présent. Mais l'esprit général du morceau, son alerte vivacité et jusqu'à sa tonalité, sont les mêmes. — Et le *quintetto* du 1<sup>er</sup> acte?

J'entends : — Vous me parlez *couleur* et *sentiment*.

A quoi je réponds que, — dans la mode de leur temps, — Herold et Auber avaient l'un et l'autre.

Il y a bien de la *couleur*, et de la meilleure, dans le dernier acte du *Pré aux Clercs* (revoir le morne dessin d'alto, dont l'accord est baissé, pendant que passe mystérieusement la barque portant le corps de Comminges) et c'est devenu un cliché banal de dire que *la Muette* évoque la vision ensoleillée de Naples, avec ses mœurs dévotieuses et turbulentes. Cette *Muette*, qui avait enchanté sa jeunesse, Wagner n'a jamais pu complètement l'oublier ni la mépriser!

Quant au *sentiment*, personne, que je sache, ne l'a contesté encore à l'auteur de cette touchante cantilène : « *Souvenirs du jeune âge* », qui a acquis la popularité sans la payer de la vulgarité; — et j'en trouve bien aussi un peu dans l'air du *Sommeil*.

D'ailleurs, ne peut-on être de la même famille sans avoir même cœur et même visage? J'admets volontiers que Delibes ait plus de sens du *pittoresque* (1), par exemple, que l'auteur de *la Part du Diable*.

(1) Ce sens-là, nos pères l'avaient beaucoup moins que nous.

Mais si celui-ci, comme celui-là, me tire quelques larmes, ce seront des larmes douces comme celles que je pourrais verser à « *la Souris* » ou à « *l'Abbé Constantin* ». — Et qu'on ne se récrie pas. « *N'écrit pas l'Abbé Constantin qui veut* », — disait naguère M. Ganderax, — « ceux qui en douteraient n'ont qu'à essayer. » — N'est pas non plus Auber qui veut.

Ainsi qu'Auber, qu'Herold, que tous les talents du même ordre, Delibes a la grâce, l'esprit, le souci constant de la forme, la mesure, le goût. C'est un *charmeur*! Et en effet, quand on parle de ses œuvres, c'est toujours ce qualificatif de *charmant* qui vient sous la plume ou à la bouche!

Si je ne rencontre pas chez lui ce que je rencontre dans certains passages de *l'Arlésienne* ou de *Carmen*, ce je ne sais quoi de souffreteux, « *qui me fait mal à la poitrine* » comme la bise provençale dont parlait M<sup>me</sup> de Sévigné, où est le malheur? et pourquoi m'en plaindrais-je?

C'est cette grâce toujours aimable qui fait la personnalité de Delibes; c'est par là qu'il est lui et point un autre, et qu'il a continué les traditions d'Herold et d'Auber.

Savez-vous ce que je ferais si j'étais directeur de l'Opéra? — Je demanderais à Delibes d'écrire sa *Muette*.... et il me l'écrirait!...

\*\*\*

C'était en 1870, peu avant l'investissement de Paris. Un de nos compositeurs les plus connus, dont les gracieuses mélodies sont presque populaires, quitta la ville et gagna la province. — Un ami l'avait accompagné à la gare. Notre homme s'installa commodément dans le wagon, casa en bonne place ses menus bagages, puis, comme le train s'ébranlait, tendit le bras hors de la portière, et, serrant la main de celui qu'il laissait : *J'espère bien*, s'écria-t-il, *que les Parisiens vont énergiquement se défendre!*

\*\*\*

C'est inouï à quel point les Maîtres se jugent mal entre eux; c'est SANS DOUTE QUE CHERCHANT A ATTEINDRE LE BEAU SOUS UN CERTAIN ASPECT ET PAR CERTAINS MOYENS QUI LEUR SONT PARTICULIERS, ILS NE CONÇOIVENT PAS QU'ON LE PUISSE RÉALISER AUTREMENT.

Ingres écrit quelque part, en parlant de Rubens, *qu'il pourrait bien être venu au monde pour détruire la peinture*.

Il demande qu'on enlève du Louvre le tableau de *la Méduse* et ces deux grands dragons « *ses acolytes* », « *pour qu'ils ne corrompent plus le goût du public*. »

Il s'insurge contre « *les Byron et les Goethe de toute espèce, qui dans les lettres et les arts pervertissent, corrompent et découragent le cœur de l'homme... que d'autres les vantent si bon leur semble* », — ajoute-t-il, — « *moi je les maudis!* »

Voltaire écrivait à Bettinelli : « *Je fais grand cas du courage avec lequel vous avez osé dire que le Dante était un fou, et son ouvrage un monstre!...* »

Beethoven estimait qu'Euryanthe n'était qu'une accumulation de septièmes diminuées. — Weber, de son côté, — que Schubert aussi décriait, — médisait des plus admirables symphonies de Beethoven — Wagner a jugé Mendelssohn vide et futile. — Schumann a dessiné une croix mortuaire au dessus d'un article sur *le Prophète*, qui se terminait par ces mots : *Ci-git le Prophète*, et éprouvait pour toute l'œuvre de Meyerbeer une insurmontable aversion. Berlioz a fait contre Wagner une âpre déclaration de principes, et a signalé comme absolument inintelligible la géniale introduction de *Tristan et Isolde*, si logique en ses développements.

Et que sont encore ces appréciations, à côté de celles que j'ai entendues de compositeurs sur leurs collègues, vivants ou morts!

Mais celles-ci sont seulement des paroles *qui volent*, et je les veux oublier!

\*\*\*

On connaît ce personnage des *Faux Bonshommes* qui loue les gens à bouche que veux-tu, pour se reprendre par un : « *Seulement!...* » derrière lequel il entasse les plus vilaines calomnies.

Toutes les fois que j'entends Péponnet commencer le panégyrique de quelqu'un, je me dis : « Bon! le voici qui va lâcher son : *Seulement!*... » et le retour fréquent de cet effet *prévu* gâte mon plaisir.

Il en est ainsi pour certains *leitmotive*. — Je les vois venir, et j'en suis las!

\*\*\*

La chapelle d'Agreneff vaut d'être écoutée.

Le programme comprend certains chants populaires russes (notamment celui des bateliers du Volga), d'un tour et d'un accent très par-

licieux. Il y a vraiment une profonde et très dolente mélancolie dans l'âme de ce peuple qui vit dans une nature froide et triste.

La compagnie d'Agrenéff compte quelques voix de basses d'une étendue exceptionnelle, comme nous n'en possédons pas en France. Il y a là des gaillards qui font ronfler comme des pédales d'orgue des *ré* et des *ut* au-dessous des lignes.

✕✕

En lisant ces volumes de *Mémoires*, que leurs auteurs ont enflés de rognures de leurs autres œuvres, sur lesquelles on a rajusté une poésie quelconque, je songe à ces boîtes de jouets que le marchand grossit et tasse avec des morceaux de papier.

✕✕

De l'influence des milieux sur l'effet. — Cet été, me trouvant dans le Tyrol, j'allai, le 15 août, entendre la messe dans un petit village près Toblach, perdu dans la montagne. Comme c'était la fête de l'endroit, l'unique nef était comble; les fidèles, accourus de tous les environs, débordaient au dehors, les hommes en veste de drap, avec le chapeau orné de fleurs ou de plumes, les femmes avec le corsage bariolé, le petit chapeau rond, la jupe de couleur sombre, ample, courte et ballante. Jusque dans l'humble cimetière qui entoure l'église, tous demeuraient debout en des attitudes recueillies, priant au milieu des tombes, sous le grand ciel ensoleillé.

Il y avait messe en musique; un chœur rustique, un orchestre où se coudoyaient sans doute le bourrelier, le forgeron, le maître d'école, le boulanger, l'aubergiste, que sais-je? — l'orgue, un violon, un violoncelle, une contrebasse, une flûte, un cor, un cornet à piston et des timbales.

La composition, due peut-être à quelque obscur *Kapellmeister*, mort ignoré dans son hameau, était de la plus naïve simplicité, l'organiste peu exercé; les instruments à cordes n'étaient pas toujours très justes, non plus que les voix d'enfants et de paysans adultes qui complétaient l'ensemble. La flûte seule, avait, avec un peu d'expérience, un certain velouté; le cor tentait timidement quelques sons ouverts, et les timbales, soutenues par la trompette, produisaient leurs roulements avec une bruyante satisfaction, toutes les fois que le texte liturgique comportait des accents de triomphe.

Certes cet ensemble n'était pas pour séduire une oreille exercée.

Pourtant le lieu était si magnifiquement pittoresque, la foi de ces robustes montagnards si manifeste sur leurs francs visages, l'effort de ces artistes d'occasion si convaincu, que de ces supplications et de ces hosannas se dégageait je ne sais quoi de vibrant dont l'impression était irrésistible.

Ah! la sincérité dans l'art! j'ai entendu souvent, à Paris et ailleurs, de superbes pages de musique religieuse supérieurement interprétées; je n'en ai jamais entendu qui m'aient plus profondément touché que la modeste messe en musique de Aufkirchen.

✕✕

Wormser écrit *l'Enfant prodige*, Widor *Jeanne d'Arc*. — Après la pantomime, l'art équestre. — Il y a là un signe des temps; la musique marche vers des voies nouvelles. — Il n'y a pas d'art plus merveilleusement souple, et dont l'emploi puisse être plus varié!

✕✕

Il y aurait une bien intéressante étude à faire sur les œuvres de valeur qui n'ont point réussi au théâtre. On commencerait par les plus puissantes..... *Euryanthe*, par exemple, la magique *Euryanthe*! — Et on raconterait tout ce qu'ont de charme, d'esprit, de grâce, de douce émotion, certaines pages de ces opéras oubliés ou inconnus..... *Les Saisons* de Massé, fraîche églogue qui devança *Mireille*, *Valentine d'Aubigny* d'Halévy, *la Petite Fadette* de Semet, *Erostrate* de Reyher, *Djamileh* de Bizet, *Pedro de Zalamea* de Godard..... et tant d'autres dans le présent et dans le passé, dont je n'oserais presque, par respect humain, évoquer les noms! — Pauvres fleurs fanées, dont bien peu ont respiré la pénétrante odeur.

✕✕

Assisté à une représentation de *Fra Diavolo*, au théâtre de l'Argentina, à Rome. Je pense, — comme jadis à Munich, après *le Domino noir*, et à Paris, après *Lohengrin*, — qu'il faut entendre la musique italienne rendue par des Italiens, la musique française par des Français, et la musique allemande par des Allemands. Dans le cas contraire, il en est de l'interprétation comme du poème; c'est une

TRADUCTION.

(A suivre.)

A. MONTAUX.

## NOUVELLES DIVERSES

### ETRANGER

De notre correspondant de Belgique (20 août). — On a rarement fait autant de musique — et de bonne musique, — pendant l'été, dans nos deux grandes « cités balnéaires », Ostende et Blankenberghe, que cette année. Musique de concert, exclusivement, les théâtres, peu importants, y étant voués exclusivement au vaudeville et à l'opérette. Après les grandes solennités que je vous ai signalées précédemment, le Kursaal d'Ostende en a eu d'autres encore, non moins attractives, en ce mois d'août qui est l'époque privilégiée des fêtes *select*; plusieurs artistes de premier ordre y ont défilé devant le public, justement enthousiaste; et, parmi eux, M. Van Dyck et M<sup>lle</sup> Gabrielle Lejeune, ont été les plus acclamés, comme je le prévoyais l'autre jour. M. Van Dyck à Ostende, c'était tout un événement! L'admirable ténor a chanté l'air de *Joseph* de Méhul, le « *preislied* » des *Maîtres Chanteurs* et le chant d'amour de Siegmund, de *la Valkyrie*; les ovations qu'on lui a faites ont été, à peu de chose près, interminables, après l'air de *Joseph*, on l'a rappelé six fois, et le reste à l'avenant; à la fin ne sachant comment satisfaire l'enthousiasme de l'auditoire, il a eu une idée géniale: il a redit en allemand le chant de Siegmund qu'il avait dit la première fois en français: alors, ç'a été du délire! On en parlera longtemps sur la plage. L'accueil fait, la semaine suivante, à M<sup>lle</sup> Lejeune n'a pas été moins chaleureux. Comme M. Van Dyck, M<sup>lle</sup> Gabrielle Lejeune est Belge; mais si le patriotisme a été pour quelque chose dans le succès fait aux deux artistes par le public cosmopolite d'Ostende, il n'y a eu qu'une part minime, le mérite a fait le principal. M<sup>lle</sup> Lejeune a chanté deux fois, et deux fois elle a triomphé par le charme de sa personne et de son talent. Depuis son départ de la Monnaie, où elle a passé deux ans, elle n'avait plus guère paru en public: à la veille de débiter à l'Opéra-Comique, cette réapparition avait un intérêt particulier. Nous l'avons retrouvée avec sa voix pénétrante, son sentiment si personnel, ses qualités faites tout ensemble de grâce et d'émotion, qui en avaient fait à la Monnaie une des plus captivantes interprètes du rôle de Charlotte de *Werther*, et qu'elle a appliquées ici dans l'interprétation de deux airs de caractère pourtant bien différent, celui de *la Traviata* et celui du *Freischütz*. Son succès n'a pas été moins vif dans diverses mélodies, détaillées par elle d'une façon exquise: le *Nil et Floraison* de Leroux, *Pensée d'automne* et la gavotte de *Manon* de Massenet, *Dansez marquise* de Lemaire, et la *Sérénade inutile* de Brahms; bis et rappels semblaient ne point vouloir prendre fin. Voilà qui est de bon augure pour l'entrée prochaine de M<sup>lle</sup> Gabrielle Lejeune à l'Opéra-Comique.

— A Spa, également, la musique bat son plein et, parmi les derniers concerts au Kursaal, il faut signaler tout particulièrement celui de M. Isnardon, qui a été couvert d'applaudissements après *le Poète et le Fantôme*, de Massenet, les stances de *Lakmé*, et le trio de *Faust* chanté avec M<sup>lle</sup> Adams et M. Affre. Quelques jours après M. Isnardon triomphait encore, dans la salle du Pouthon où est installée l'Exposition de Poupées. Dans un programme très spécialement et curieusement composé, l'excellent artiste a chanté *les Sabots et les Toupies*, *les Polichinelles* et *le Dernier Joujou*, de Cl. Blanc et L. Dauphin. A côté de lui, on a fêté aussi M<sup>lle</sup> de Ter dans *les Enfants* de Massenet.

— Un opéra inédit en un acte *Razzia*, musique de M. Van Damme, a été joué avec succès à Gand.

— Une erreur d'impression nous a fait dire, dans notre dernier numéro, que M<sup>lle</sup> Sibyl Sanderson avait signé un engagement avec l'Opéra Impérial de Vienne. C'est l'Opéra Impérial de Saint-Petersbourg qu'il faut lire, et ce sont les Russes qui auront la primeur d'*Esclarmonde*, avec la créatrice dans le rôle de la protagoniste. M. Van Dyck a été également engagé pour une série de représentation, au cours desquelles il chantera, entre autres ouvrages, *Manon* et *Werther*.

— La saison du Théâtre-Lyrique à Milan ouvrira vers le milieu de septembre avec les représentations de M<sup>me</sup> Nevada dans *Lakmé*; puis viendront celles de M<sup>me</sup> de Nuovina avec *la Navarraise* et celles de M<sup>lle</sup> Simonnet dans *Mignon*. Plus tard M<sup>lle</sup> Sanderson dans *Manon et Phryné*. On voit que, comme toujours, M. Sonzogno fait large part au répertoire français. On devrait bien lui rendre un peu la pareille à Paris pour ses opéras italiens. Mais il paraît que c'est impossible! Tout prendre et ne rien donner, c'est une devise commode, mais pas très morale en soi.

— Un nouvel opéra intitulé *Marietta*, musique de M. G. Buceri a subi un échec à sa première représentation au théâtre Bellini, de Palerme.

— On annonce que *la Bohême* de Leoncavallo sera joué pour la première fois à la Scala de Milan qui jouera aussi le nouvel opéra japonais de Mascagni. L'Argentina de Rome jouera pour la première fois, *Camargo* de M. de Leve et le théâtre San-Carlo de Naples produira pour la première fois *Pourceaugnac* de M. Franchetti.

— Le ministre de l'instruction publique à Berlin a ordonné la construction d'un nouveau monument pour le Conservatoire de musique et a ouvert à cet effet un concours. Nous connaissons plus d'un conservatoire de musique, à commencer par celui de Paris, qui aurait grandement besoin d'un nouvel abri.

— M. Goldmark, l'heureux auteur du *Grillon du foyer*, a commencé la composition d'un nouvel opéra dont M. Willner, le librettiste de l'œuvre nommée, lui a fourni les paroles.

— M. Ignace Brüll a terminé la partition de son nouvel opéra *Gloria*. Cette œuvre, dont on nous dit beaucoup de bien, sera jouée au commencement de la prochaine saison à l'Opéra de Hambourg.

— On vient de terminer à Dresde une grande salle de concert qui manquait depuis longtemps à cette capitale. La nouvelle salle dont l'acoustique est excellente, contient 1.400 places et sera pourvue d'un orgue. Dès à présent plus de cent concerts y sont déjà annoncés pour la saison prochaine.

— A l'Exposition des Arts industriels de Dresde, les Wendes, un peuple de race slave qui était autrefois fort nombreux dans une partie du royaume actuel de Saxe et qui habitent encore en nombre de plus en plus restreint la province saxonne de Lusace, attirent l'attention non seulement des ethnographes, mais aussi des musiciens. Comme tous les peuples de race slave, les Wendes ont un talent inné pour la musique, et un concert qu'ils viennent de donner, a de nouveau affirmé leurs aptitudes pour la musique. On y a d'abord chanté, avec paroles slaves, de ravissantes mélodies populaires, tristes pour la plupart et dans le genre des *dumkas* russes, mais aussi quelques chansons gaies que la jeunesse accompagne de danses. Deux de ces chansons à danser : *Stup dalej* (Approche-toi) et *Hanka ty sy moja* (Sois à moi, Annette), chantées à *capella* avec une précision extraordinaire ont ravi le public qui ne comprenait naturellement pas le premier mot du texte. Puis les compositeurs nationaux ont produit leurs œuvres : K.-A. Kocor, Frejschlag et Krawec, un jeune compositeur qui fit en même temps fonction de chef d'orchestre et dont la symphonie nationale *Aux bords de la Lubosta* a eu beaucoup de succès. Les Wendes donneront peut-être un jour quelque œuvre musicale d'intérêt général comme les Tchèques qui ont trouvé en Smetana et en Dvorak des compositeurs connus bien au delà des frontières de leur patrie.

— A l'occasion du dixième anniversaire de la mort de Franz Liszt le *Journal de Weimar* propose l'érection d'une statue du maître à Weimar, où se trouve déjà un musée destiné à perpétuer son souvenir. Les innombrables élèves de Liszt qui lui doivent tant et dont plusieurs, comme M<sup>me</sup> Sophie Menter, la châtelaine d'Itter, ont fait de grandes fortunes, ne devraient-ils pas à eux seuls, s'acquitter de cette dette de reconnaissance ? Contre le choix de Weimar les Hongrois réclameront peut-être, bien qu'ils aient déjà une statue de Liszt, placée devant l'Opéra royal de Budapesth ; mais l'Allemagne a certes des droits incontestables sur l'œuvre du maître. Ce qui est le plus étonnant c'est que ni Richard Wagner ni Franz Liszt ne possèdent encore de monument en Allemagne. On se moque souvent des Français qui ont, dit-on, le marbre et le bronze faciles ; après tout, il vaut mieux qu'un seigneur de moindre importance dans le royaume des arts et des lettres obtienne sa petite statue ou son buste que de ne pas payer ce tribut à un maître véritable. BN.

— La ville de Leipzig va célébrer le centième anniversaire de son théâtre municipal. Jusqu'en 1725, la Compagnie du théâtre royal de Dresde avait possédé le privilège de jouer aussi à Leipzig. Ce n'est qu'en 1796 que la ville obtint le droit, moyennant une redevance annuelle de cinq cents thalers, d'avoir un théâtre à elle. Le théâtre actuel, un des plus beaux d'Allemagne, n'est pas le même que celui qui existait en 1796.

— La société allemande d'acteurs et autres travailleurs de théâtre qui a été fondée à Weimar en 1871, va célébrer le vingt-cinquième anniversaire de son existence.

— A l'Opéra impérial de Vienne, qui a rouvert le 13 de ce mois, M<sup>lle</sup> Emma Teleky, du Théâtre-Royal de Dresde, vient d'être engagée. La jeune artiste, élève, à Vienne, du baron Vjtor Rokitansky, dont nous avons annoncé dernièrement le décès, a fait déjà une carrière assez brillante. On pourra donc reprendre, à Vienne, *Hamlet* qui manquait d'une Ophélie convenable et maint autre opéra nécessitant la présence d'une chanteuse légère *di primo cartello*.

— Le Carlthéâtre de Vienne prépare un nouvel opéra-comique *les Sorciers de Nil*, musique de M. Victor Herberth.

— On vient de trouver chez M<sup>me</sup> Mayerhofer, à Vienne, trois *lieder* inconnus de Franz Schubert. Nous ne sommes pas encore renseignés sur la valeur artistique de cette trouvaille, mais nous nous rappelons que Mayerhofer, poète viennois insignifiant, a été lié avec Schubert qui a mis en musique plusieurs poésies médiocres de son ami. La propriétaire actuelle des autographes de Schubert est une petite-fille du poète. Il ne faut nullement s'étonner de ce qu'on trouve encore des œuvres inconnues de Schubert, car sa fécondité n'a été égale que par sa facilité.

— L'Opéra royal de Budapest était menacé, il y a quelques jours, d'une grève des membres de l'orchestre. On leur avait promis, pour la durée de l'exposition, une augmentation d'appointements de 20 0/0, mais on ne leur avait donné qu'un supplément de 10 0/0, sous prétexte que le théâtre faisait de mauvaises affaires. Les membres de l'orchestre ont alors adressé une

requête au surintendant général, M. le baron Nopcsa, pour réclamer leur dû et pour annoncer leur retraite au cas où l'Opéra ne tiendrait pas ses promesses. Grâce à l'intervention du surintendant général, l'orchestre obtint satisfaction et la grève n'eut pas lieu.

— On a inauguré à Budapest un nouveau théâtre exclusivement destiné à la comédie jouée en langue hongroise. La nouvelle salle, qui est fort jolie, contient 1850 places, dont 600 à l'orchestre et 46 loges.

— Le théâtre municipal de Cracovie vient de jouer avec succès un opéra inédit *Goplana*, paroles de M. German, musique de M. Stanislas Zelenski.

— Le classique veilleur de nuit est mort un peu partout, sauf cependant en Espagne, où le brave *sereno* se promène encore nuitamment dans les rues et ouvre les portes aux retardataires qui ont oublié la clé de leur maison. Nous ne connaissons plus que par l'opéra ce fonctionnaire dont l'importance fut grande dans le temps. Le couvre-feu dans *les Huguenots* et la fameuse algarade des voisins de Hans Sachs dans *les Maîtres chanteurs*, où l'apparition du veilleur de nuit produit un effet vraiment poétique, nous conservent encore ce type de fonctionnarisme. En Allemagne et en Autriche, les veilleurs de nuit qui se promenaient, jusqu'en 1848, armés d'une hallebarde, d'un cor et d'une lanterne, avaient l'habitude de chanter après chaque heure, une petite chanson dont le texte et la mélodie, très différents selon la localité, étaient souvent de leur propre invention. Ces chansons avaient quelquefois une certaine valeur poétique et les amateurs de la poésie populaire ont vivement regretté leur disparition. Or, M. Joseph Wichner, à Krems-sur-le-Danube, entreprend une collection des anciennes chansons et mélodies des veilleurs de nuit en Autriche et en Allemagne et espère pouvoir publier bientôt les résultats de ses recherches. Cette publication ne manquera certes pas d'intérêt.

— L'acte constituant le comte de Grey, M. H.-V. Higgins et M. Maurice Grau, le directeur américain bien connu, propriétaires et administrateurs du Royal Italian Opera de Covent-Garden, à Londres, vient d'être enregistré. Le capital est de 377.000 francs, divisé en 150 actions ordinaires de 2.500 francs et 100 actions de 25 francs chacune.

— Le *Royal College of Music* de Manchester a remplacé sir Charles Hallé, premier professeur de piano, par M. William Dayas, compositeur et pianiste.

— Au Novelty Théâtre de Londres, il vient de se passer un drame aussi terrible qu'inexplicable. Dans un méiodrame, *les Péchés de la nuit*, un acteur, M. Temple E. Crozier, qui devait être tué à la fin par son collègue M. Wilfred M. Franks, a reçu un véritable coup de poignard en pleine poitrine et a succombé sur la scène après avoir proféré un cri que le public a vigoureusement applaudi à cause de son effet naturaliste. La victime, âgé de 24 ans seulement, vivait en parfaite intelligence avec son malheureux collègue dont il était le meilleur ami et ils n'avaient jamais eu la moindre dispute. Les acteurs qui se trouvaient sur la scène, ne remarquèrent pas tout d'abord que Crozier était mortellement frappé. Comme il ne se relevait pas, le régisseur s'approcha de lui et remarqua que le sang couvrait une partie de son costume. Tous les efforts pour rappeler à la vie le malheureux jeune homme furent inutiles. Le jury qui devait se prononcer, selon la loi anglaise, sur les causes de la mort, n'a pas pu démêler comment le coup fatal s'est produit ; mais il fut constaté que même à la répétition générale M. Franks n'avait pas eu entre les mains le poignard et avait seulement indiqué le coup. M. Franks a été traduit devant un jury, et il a été décidé qu'il ne serait pas poursuivi. Cet accident terrible prouve une fois de plus qu'au théâtre il ne faut pas pousser trop loin le « vérisme », comme disent les Italiens, et qu'on ne peut jamais trop soigner les « accessoires » aux répétitions.

— Sir William Robinson, le compositeur de l'opéra, *la Fille du brigand*, vient de terminer un nouvel opéra *la Fille brune*, paroles de M. Newton. Cette œuvre sera représentée à Londres, au commencement de la saison prochaine.

— La bicyclette, qu'on met maintenant à toute sauce est sérieusement commandée en Angleterre aux jeunes élèves du chant. Un professeur de chant assez connu à Londres, vient de faire une conférence à Saint-James Hall pour exposer ses idées sur l'influence de la bicyclette sur la voix et a présenté à la nombreuse assistance plusieurs de ses meilleures élèves auxquelles la bicyclette avait énormément profité. Une d'elles avait considérablement augmenté l'étendue de sa voix par l'usage de la pédale et une autre, qui avait dû abandonner cette machine à la mode, avait tellement vu s'augmenter la capacité de ses poumons en prenant des leçons de chant qu'elle pouvait actuellement faire des courses considérables à bicyclette et même gravir des pentes assez dures. Nous avouons que cette conférence nous semble être une réclame bien sentie pour les fabricants de bicyclettes et pour les faiseuses de chanteurs ou de chanteuses.

— Le « Cercle artistique musical » de Barcelone a organisé un concours pour la composition d'une cantate pour quatre soli, chœur et orchestre (prix : 500 francs), d'une suite d'orchestre en quatre mouvements (prix : 400 francs), d'une messe en l'honneur de sainte Cécile (prix : 300 francs) et de six mélodies pour chant avec accompagnement de piano (prix : 200 fr.) Le concours est international et les paroles peuvent être écrites dans n'im-

porte quelle langue latine. Les compositions doivent arriver à Barcelone avant le 15 octobre de cette année.

— La jeune reine des Pays-Bas dont le mariage occupe actuellement les chancelleries européennes, même dans les pays qui n'ont pas de prince-époux à proposer, vient de terminer son éducation musicale. Inutile de dire qu'elle a décoré, à cette occasion, son professeur de piano, M. Stortembeker. Espérons que la jeune reine imitera l'exemple de la reine Victoria qui, étant déjà mariée et mère de famille, n'a pas abandonné ses chères études musicales et prit même des leçons chez Mendelssohn.

— M<sup>lle</sup> Nikita vient de donner à Copenhague un grand concert et le public l'a acclamée après la gavotte de *Manon*. A l'orchestre, on a trissé le prélude du 3<sup>e</sup> acte d'*Hérodiade*.

— Au théâtre de Helsingfors (Finlande), le jeune chef d'orchestre, M. Ferdinand Neisser, a produit avec beaucoup de succès une ouverture inédite à laquelle il a donné le nom indien *Urvasi*.

PARIS ET DEPARTEMENTS

— A l'Opéra, on annonce, pour le 2 septembre, la rentrée de M. Renaud qui se fera par le rôle d'*Hamlet* qu'il interprète de si artistique manière, et pour le 7 du même mois, si toutefois M<sup>me</sup> Rose Caron est de retour de congé, la reprise d'*Hellé* de M. Alphonse Duvernoy, qui servira également de rentrée à MM. Alvarez et Delmas, dont les vacances prennent fin le 4<sup>er</sup> septembre.

— M. Massenet parcourt à présent les montagnes d'Auvergne, toujours fort occupé, chemin faisant, de sa nouvelle partition *Sapho* qui lui tient au cœur et « le tenaille », comme il dit : « On ne la quitte pas facilement, écrit quelque part Alphonse Daudet. Elle s'attache à vous et l'on souffre pour elle. »

— M. Ch.-M. Widor a quitté Paris la semaine dernière se rendant à l'Arbresle, près de Lyon, où, durant les vacances, il va mettre la dernière main aux *Pêcheurs de Saint-Jean*, 3 actes, sur le livret de M. Henri Cain, que l'Opéra-Comique doit monter. M. Widor ne rentrera à Paris que dans les premiers jours d'octobre pour reprendre sa classe du Conservatoire.

— Dans les *Deux Paléon*, la comédie antique en 1 acte et en prose, de M. Jules Truffier, que répète en ce moment la Comédie-Française, il y aura une petite partie musicale écrite par M. Charles Molé. M. Charles Molé, ancien chef de musique de la Garde impériale, est le père de M<sup>me</sup> Molé, de l'Opéra-Comique, et, par conséquent, le beau-père de M. Truffier.

— A son passage à Rennes, le Président de la République a nommé MM. Jouannin et Henry, professeurs au Conservatoire, le premier officier d'académie, le second officier de l'instruction publique.

— D'Aix-les-Bains: Au Grand Casino, les représentations de M<sup>me</sup> de Nuovina dans *Faust*, *Carmen* et la *Navarraise*, ont été triomphales. Son succès personnel a été considérable. MM. Bouvet, Maréchal, Hermann-Devriès, Grivot et M<sup>mes</sup> Eva Miquel, Eyrams ont partagé les honneurs de ces belles soirées.

— A Royan a eu lieu, la semaine dernière, la première représentation de *Phryné*, ballet-pantomime en 3 tableaux, de M. Auguste Germain, musique de M. Louis Ganne, qui a complètement réussi. Parmi les interprètes, il faut signaler M<sup>lles</sup> de Mérode et Sandrini, de l'Opéra, et M<sup>lle</sup> Médal, du Gymnase.

— Ce n'est pas qu'au Casino-Club, de Cauterets, que le maestro Danbé et son orchestre triomphent. La semaine dernière, ils ont pris possession de l'église, à l'occasion d'une œuvre de bienfaisance. On n'a pas applaudi, mais peu s'en est fallu. MM. Mondaud et M<sup>lle</sup> Sirbain prêtaient leur gracieux concours. Recette superbe. Nul doute que le curé de Cauterets ne redemande encore à M. Danbé, l'appui de sa baguette magique.

— La maîtrise si réputée de Notre-Dame de Versailles a chanté, pour l'Assomption, la *Messe Pontificale* de Théodore Dubois. Le maître de chapelle, M. A. Fauchet, avait confié la baguette de direction à son fils, un gamin âgé d'à peine quinze ans, qui a mené l'œuvre entière avec une sûreté, une autorité absolument surprenantes. Le jeune Paul Fauchet élève, pour l'orgue, de M. L. Vierne, est, au Conservatoire dans la classe d'harmonie de M. Taudou.

— Très brillantes les fêtes musicales qui ont eu lieu dimanche et lundi à Moulins, grâce surtout à l'heureuse innovation des concours entre symphonies, quatuors à cordes et soli, lesquels ont été présidés par le violoniste compositeur Emile Levêque. Les Sociétés philharmoniques de Bourges et de Nevers ont tour à tour exécuté la *Marche aux flambeaux* (Meyerbeer), l'*Ouverture de Ruy Blas* (Mendelssohn), la *Marche tzigane* (Reyer), des fragments de la *Symphonie en ut majeur* (Beethoven) et la *Réformation* (Mendelssohn) et ont obtenu le plus vif succès. Les quatuors à cordes orléanais et tourangeaux, dans l'interprétation du 4<sup>e</sup> quatuor de Beethoven et de l'op. 27 de Grieg, n'ont pas été moins bien accueillis. Le violoniste Magnus, d'Orléans, et M. Thomas Basile, violoncelliste à Tours, se sont fait vivement applaudir dans leur déchiffrage (assez difficile mais fort intéressant) écrit pour la circonstance par M. Levêque. La salle du théâtre extracomble, pendant ces fêtes, a dû refuser l'entrée à plus de deux mille personnes. Nombre d'harmonies, d'orphéons et de fanfares, se sont particulièrement distingués dans d'autres locaux. Il n'y a que des éloges à adresser aux organisateurs du concours musical de Moulins et particulièrement au président, M. Lavergne, et à M. Henry Loulier, le novateur des concours d'instruments à cordes.

C. L.

— Le dimanche 9 août a eu lieu, à l'église Saint-Valéry-en-Caux, une cérémonie au cours de laquelle a été chanté avec grand style le *Panis angelicus* de César Franck par M<sup>lle</sup> Jeanne Teyssède, élève de M. Masson. L'orgue était tenu par M. L. Vierne.

NÉCROLOGIE

Cette semaine est mort, à l'âge de 72 ans, notre confrère Anatole Cerfbeer qui publia, en collaboration avec J. Christophe, le *Répertoire de la Comédie humaine*, et dirigea, de 1861 à 1865, le journal hebdomadaire le *Théâtre*. Anatole Cerfbeer s'était fait, en ses derniers temps, une spécialité avec de petites notes documentaires sur le théâtre, d'un tour très particulier, qu'il donnait à différents journaux.

— La semaine dernière, est morte M<sup>me</sup> Wallet, la costumière en chef de l'Opéra-Comique, où elle avait été successivement employée sous les directions Crosnier, Perrin, Roqueplan, Beaumont, Ritt et enfin Carvalho.

— A Boston vient de mourir le fameux directeur de théâtre John B. Stettson, un homme fort original, qui n'avait pas la moindre éducation, mais qui sut néanmoins si bien conduire sa barque, qu'il laisse une fortune assez rondelette. Les artistes américains racontent les histoires les plus abracadabrantes sur ce « patron » incomparable; dont la plupart sont inventées; mais il y en a aussi beaucoup d'authentiques dans le tas. Une fois il fit mettre en scène une imitation de la célèbre Passion que les paysans jouent à Ober-Ammergau, en Bavière, tous les dix ans, et voulut faire grandement les choses. Son régisseur lui présenta un jour, avant une répétition et devant tous les artistes du théâtre, une douzaine de beaux vieillards qui devaient figurer les apôtres. « Comment, vous n'avez que douze apôtres comme les paysans en Bavière? apostropha le « patron », fi donc! Nous, à Boston, nous aurons cinquante apôtres! »

HENRI HEUGEL, directeur-gérant.

**AVIS AUX PROFESSEURS.** — Belle salle pour auditions, cours et leçons, matinées et soirées. Location au mois et à la séance. — S'adresser *Maison musicale*, 39, rue des Petits-Champs. Paris.

En vente AU MÉNESTREL, 2<sup>bis</sup>, rue Vivienne, HEUGEL et C<sup>ie</sup>, Éditeurs-propriétaires.

RENÉE ELDÈSE

Quatre mélodies

TE SOUVIENT-IL ? . . . . .	5 »	LE VERGER DE L'AURORE . . . . .	6 »
PRÉLUDE . . . . .	5 »	ROMANCE DES QUATRE SAISONS . . . . .	5 »

J. ALBENIZ

To Nellie

Six mélodies avec paroles anglaises.

1. HOME	4. TO NELLIE
2. COUNSEL	5. A SONG OF CONSOLATION
3. MAY-DAY SONG	6. A SONG

Le recueil complet, net : 5 francs (4 sh.).

E. WALDTEUFEL

Nouvelles danses

HABANERA-VALSE . . . . .	6 »	BLEUETS ET COQUELICOTS, valse . . . . .	6 »
POUR UNE ROSE, valse . . . . .	6 »	CÔTE QUE CÔTE, polka . . . . .	5 »

LÉON DELAFOSSE

Soirs d'amour

Six mélodies.

1. LE BIENVENU D'AMOUR . . . . .	5 »	4. LES FONTAINES . . . . .	6 »
2. PRÈS DE L'EAU . . . . .	5 »	5. AU BOIS DES FRÈNES . . . . .	5 »
3. SI J'AI PARLÉ . . . . .	5 »	6. ÉCHO D'AMOUR . . . . .	5 »

Le recueil complet, net : 5 francs.

# XAVIÈRE

Idylle Dramatique

EN

3 ACTES

DE

# TH. DUBOIS

I

## Entr'acte - Rigaudon

a. Édition originale, piano seul	3. »
b. Édition facilitée, piano seul	3. »
c. Pour piano 4 mains . . .	5. »
d. Pour violon et piano . . .	5. »
e. Pour flûte et piano . . .	5. »
f. Pour violoncelle et piano .	5. »
g. Pour mandoline et piano .	5. »
Orchestre complet. . . Net	12. »
Chaque partie séparée . Net	» .50

PARIS

AU MÉNESTREL - 2<sup>bis</sup>, rue Vivienne - HEUGEL & C<sup>ie</sup>

PROPRIÉTÉ POUR TOUS PAYS

Tous droits de traduction, de reproduction et de représentation réservés en tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

Copyright by HEUGEL & C<sup>ie</sup>, 1895.

## Transcriptions

POUR

## Piano Seul

ET

INSTRUMENTS DIVERS

II

## Danses Cévenoles

a. Pour piano seul. . . . .	6. »
b. Pour piano 4 mains. . . .	9. »
Orchestre complet. . . Net	20. »
Chaque partie séparée . Net	1. »

III

## Marche des Batteurs

a. Pour piano seul. . . . .	5. »
b. Pour piano 4 mains. . . .	6. »
Orchestre complet. . . Net	15. »
Chaque partie séparée . Net	» .75